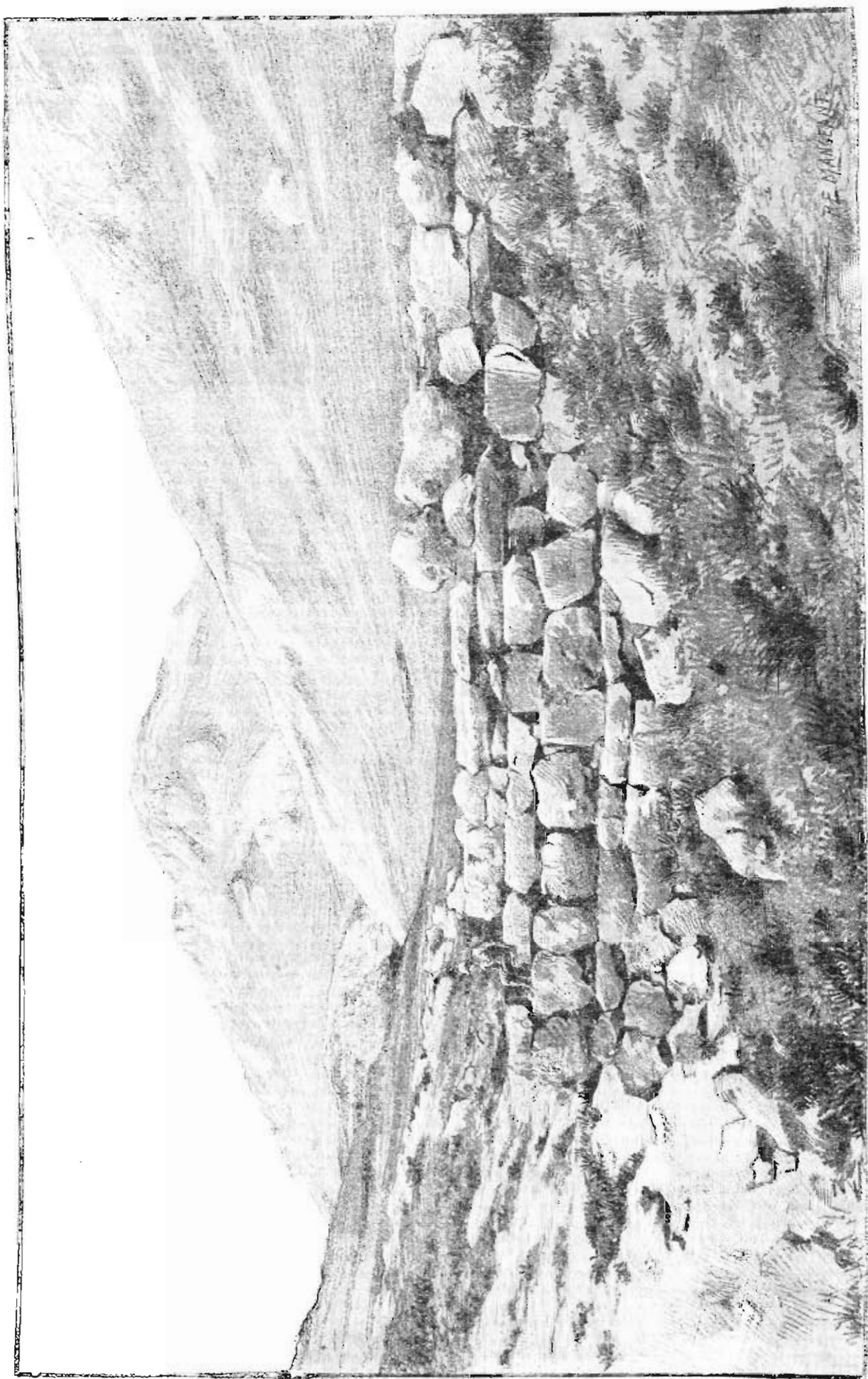




PONT CYCLOPÉEN SUR LA ROUTE D'ARGOS.

L'histoire une sensibilité assez vive pour qu'un détail extérieur, un nom subitement jeté provoque en son esprit de ces rapides mirages qui rendent tout proches les siècles éloignés du passé. Voici les noms des principales stations du petit chemin de fer qui va d'Athènes à Nauplie : Eleusis, Mégare, Corinthe, Némée, Mycènes, Argos, Tirynthe. A l'appel de tels noms, pendant les courts arrêts du train, les souvenirs de la plus glorieuse antiquité entrent à flots par les portières du wagon ; des chapitres entiers de l'histoire grecque passent devant les yeux, depuis la vieille légende du héros né à Tirynthe et vainqueur du lion à Némée, jusqu'à cette religion éleusinienne où semblent s'être ramassées les aspirations les plus hautes du paganisme. C'est l'ancienne Grèce qu'on revoit, sinon tout entière, du moins par grands lambeaux splendides, en une demi-journée, — on peut dire *à la vapeur*.

Même sans ces dispositions spéciales, je ne crois pas que le voyageur qui a une fois vu Tirynthe et Mycènes soit capable de les oublier. Certes, l'impression est autre que sur l'Acropole d'Athènes : les murs de Tirynthe ne valent pas assurément les colonnes du Parthénon, et la *Porte aux lions* ne vaut pas les *Propylées* de Mnésiclès. Mais, pour être d'un ordre différent, l'impression n'est guère moins forte. Les remparts de Tirynthe, avec leurs blocs énormes à peine dégrossis, empilés sur une hauteur de près de dix mètres par places et sur une épaisseur de plus de dix-sept mètres quelquefois, ont, dans leur immobilité, le même genre d'éloquence silencieuse que les Pyramides de l'Égypte. On les sent posés là pour l'éternité, témoins indestructibles des vies humaines qui se sont agitées là, à une époque dont nous ne pouvons pas mesurer au juste l'éloignement. Aucune ruine en Grèce ne donne mieux que ces entassements de blocs, restés quasi bruts, le sentiment des lointains profonds de l'humanité. Et c'est avec l'espèce particulière de songerie qu'amène la perception de ces reculs immenses de l'histoire, que le spectateur, assis sur la crête des murailles, ayant sous ses pieds des tessons de vases en terre cuite plus vieux qu'Homère, regarde devant lui les champs bariolés, le bouquet de bois qui masque une ferme voisine, les tuiles rouges de la petite gare du chemin de fer, et, plus loin, la plaine monotone, « riche en blé », comme l'appelait Homère, qui roule le flot de ses moissons jusqu'aux flots bleus du golfe de Nauplie et jusqu'aux blanches maisons de la ville moderne d'Argos, allongée au bas d'une haute colline arrondie, solide et nue. — A Mycènes, on apporte nécessairement avec soi le souvenir d'Agamemnon, « le roi des rois », et de cette famille des Atrides, assez riche de crimes, disait Edmond About, pour « défrayer 2.000 ans de tragédies ». Le site est digne de ceux qui l'habiteront.

Limitée par deux ravins abrupts, resserrée entre deux hautes montagnes sans verdure, privée de la vue de la mer, déserte, à l'écart des villages et des routes, l'Acropole de Mycènes offre en tout temps un aspect singulièrement sévère. Mais cet aspect devient d'une grandeur sinistre par les jours gris, quand les montagnes décolorées se font plus âpres, que les ravins d'où s'est retirée la lumière semblent plus arides, que le soleil ne rit plus aux mornes pentes broussailleuses qui ondulent jusqu'aux montagnes d'Arcadie, perdues dans les nuages. Les ciels maussades et les horizons assombris conviennent mieux que la gaie lumière à ce site et à ces ruines, et s'harmonisent mieux avec les souvenirs qui montent de cette poussière : l'architecture du *Tombeau d'Atrée* en paraît plus grandiose, les fortes murailles qui ceignent la citadelle plus imposantes, les deux lions de la porte plus menaçants, et un silence plus grave enveloppe le promeneur qui va, parmi les pierres et les herbes, du palais rasé jusqu'au sol, dont le maître un jour s'appela Agamemnon, aux fosses profondes, béantes aujourd'hui, où furent couchés après la mort les ancêtres du « roi des rois ».

Ils y sont restés couchés quelque trente-cinq siècles, en attendant le Dr Schliemann. Tout le monde connaît le détail de cette merveilleuse exploration archéologique, à laquelle la personnalité de l'explorateur ajouta un piquant attrait. Un homme s'est rencontré, qui, après avoir peiné durement pendant bien des années pour gagner sa vie, apprit le grec pour son plaisir ; qui, tout en faisant sa fortune dans le commerce de l'indigo, du coton et du thé, eut au cœur une passion folle pour Homère et les héros d'Homère ; qui dépensa sans profit personnel des sommes considérables avec l'espoir — que les sages jugeaient chimérique. — de retrouver la ville de Troie. *L'Iliade* et *l'Odyssée* furent sa Bible ; Homère fut son dieu. Il eut en lui la foi qui soulève les montagnes de décombres, et son dieu, en récompense, lui accorda, certains jours, le flair mystérieux qui fait deviner les trésors enfouis sous la terre. Schliemann a retrouvé Troie, exhumé le palais de Tirynthe, et son nom est désormais inséparable des ruines de Mycènes, non moins que celui d'Agamemnon. Mais cet étonnant archéologue, que la foi aveuglait et que l'imagination emportait, a été à lui-même son pire ennemi dans les commentaires qu'il fit de son œuvre. Il a déployé une ardeur sans égale à rapetisser, sans le vouloir, l'importance de ses découvertes. Il prétendait avoir mis la main sur les bijoux d'Andromaque, avoir tiré de sa tombe le squelette d'Agamemnon, et il n'était pas loin d'admettre que certaines grosses pierres dans un ruisseau, à Corfou, fussent le lavoir où

Nausicaa venait laver son linge. Tandis qu'il amusait sa passion avec de pareilles fantaisies, il ne voyait pas la portée réelle de ses trouvailles. Car ce qu'ont fait connaître ses fouilles et celles qui ont été faites après lui et par d'autres que lui (mais auxquelles on n'eût pas songé sans lui), ce n'est rien moins que les restes d'une civilisation qui s'était formée et développée sur le sol de la Grèce entre le xx^e et le x^e siècle avant Jésus-Christ, — une civilisation grecque préhistorique, dont les contemporains d'Homère avaient encore un vague souvenir, mais que les Grecs de l'âge postérieur ont ignorée tout à fait, et que personne parmi nous, il y a vingt-cinq ans, ne pouvait seulement soupçonner.

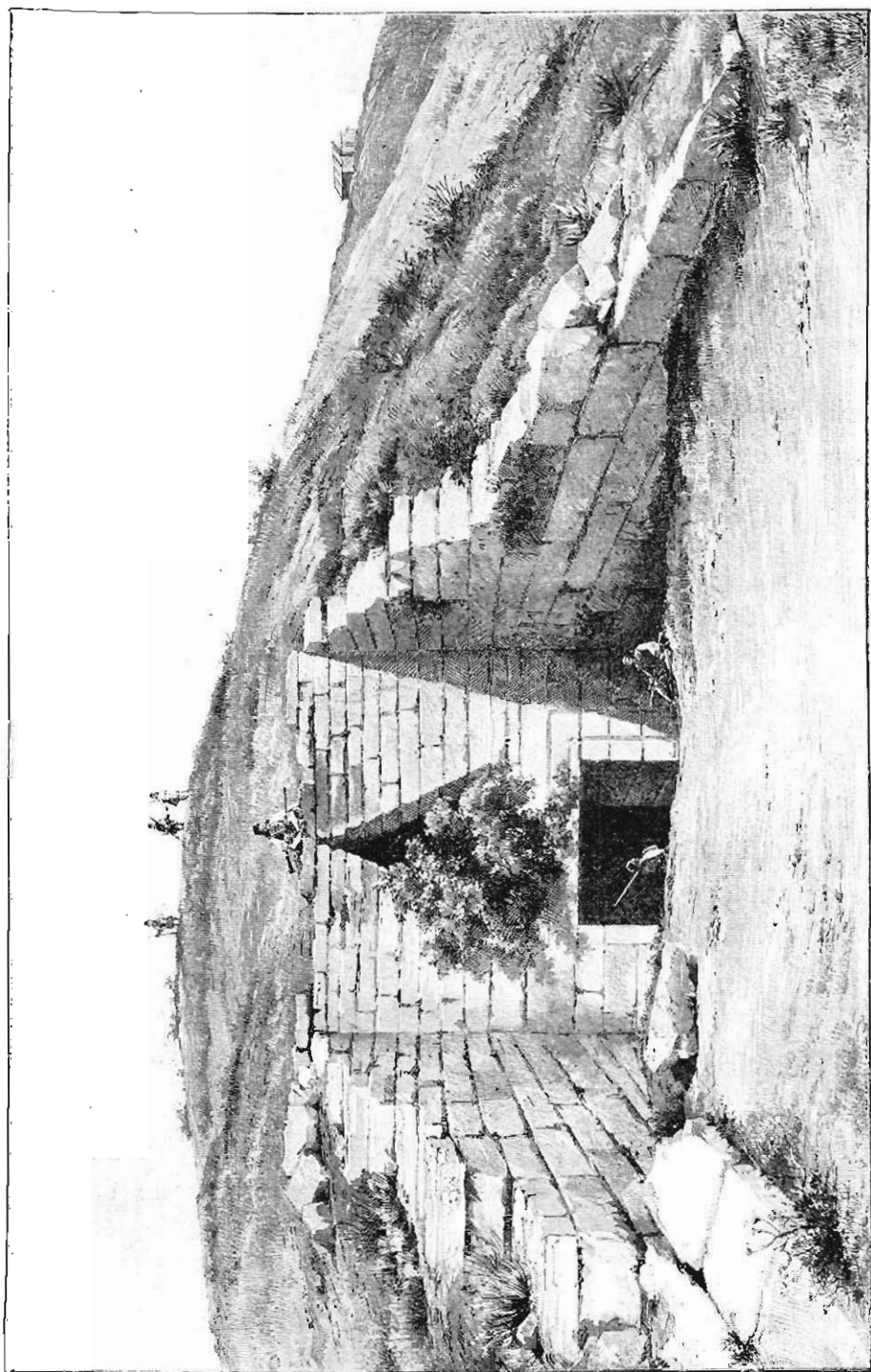
...

Cette civilisation, que l'on est convenu d'appeler *mycénienne*, parce que Mycènes paraît en avoir été le centre principal¹, vient d'être l'objet, pour la première fois, d'une grande étude d'ensemble. MM. Perrot et Chipiez y ont consacré un volume entier, le sixième de leur *Histoire de l'Art dans l'Antiquité*². Cet ouvrage considérable, attendu avec impatience, devra être partout accueilli avec gratitude. Parmi les lecteurs nombreux qu'il aura, ceux qui ne connaissent guère la Grèce primitive y trouveront de quoi se renseigner amplement, et ceux qui croient la connaître le mieux y trouveront encore à apprendre, et, en tout cas, y rencontreront des idées et des théories nouvelles à étudier et à discuter.

Avant d'en arriver à la civilisation mycénienne, MM. Perrot et Chipiez ont fait, comme Ulysse, un long voyage. Ils sont allés d'abord en Égypte, de là en Chaldée et en Assyrie; ils ont visité par le dehors les limites orientales du monde hellénique; avec les Phéniciens, ils ont touché à plusieurs reprises, mais seulement en passant, les îles et les côtes de la Grèce. Ils viennent, enfin, d'entrer définitivement dans le pays qui était le but de leur voyage; et le grand contentement qu'ils en éprouvent s'est marqué, si je ne me trompe, par la complaisance avec laquelle ils se sont étendus sur le premier sujet d'études que leur offrait le sol de la Grèce. Ne pouvant pas suivre les deux auteurs dans tous les détails de leur exposé et de leurs démonstrations, je me contenterai de donner un rapide résumé de leur livre; puis je reviendrai aux questions essentielles qui y sont traitées; j'indiquerai comment elles ont été résolues et examinerai si la solution en peut être acceptée sans réserves.

1. On l'a aussi appelée *achéenne*, parce qu'elle fut celle des Achéens d'Homère, ou *égéenne*, parce qu'elle eut pour domaine les îles et les rivages de la mer Égée.

2. Perrot et Chipiez, *Histoire de l'Art dans l'Antiquité*, tome VI : *La Grèce primitive. — L'Art mycénien*. Grand in-8° de 1,033 pages, avec 21 planches hors texte et 553 gravures; Paris, Hachette et C^{ie}.



LE TRÉSOR D'ATHÈNE, A MYCÈNES. — VUE DE LA FAÇADE AVANT LES FOUILLES.

M. Perrot débute par un chapitre, d'une centaine de pages, où il a mis sa profonde connaissance du pays et du peuple grecs. Cette introduction, étant destinée à poser les « caractères généraux de la civilisation grecque », doit être considérée comme la préface, non pas de ce seul volume, mais de tous ceux, y compris celui-là, qui seront consacrés à l'art de la Grèce. — Puis il étudie l'âge de la pierre en Grèce. Il me semble que ce chapitre sur la période la plus barbare, la plus préhistorique, est superflu dans un ouvrage qui n'est pas une histoire de la civilisation depuis ses origines, mais une histoire de *l'art*. M. Perrot est animé envers la Grèce d'une piété par trop scrupuleuse; il la respecte et l'aime jusque dans les petits silex taillés en scie. « Rien, dit-il (page 130), de ce qui concerne les débuts mêmes et les premiers tâtonnements du génie grec ne saurait être indifférent à l'histoire. » Il est vrai, mais les éclats de silex et les marteaux en diorite, qui sont les mêmes par tout pays, n'ont rien à démêler avec le génie grec¹, et ne sauraient fournir aucune indication sur les progrès à venir de ce génie. M. Perrot n'y en a trouvé aucune, en effet; dès lors, si ce chapitre, malgré l'intérêt qu'il a en soi, avait été supprimé, il n'en serait pas résulté la moindre lacune dans l'ouvrage, et personne n'eût songé à le réclamer.

Ce n'est donc qu'au troisième chapitre que l'on entre en contact avec la civilisation mycénienne. Mais on a encore près de neuf cents pages de texte et plus de cinq cents gravures devant soi. M. Perrot a divisé sa tâche en deux parties bien distinctes : il commence par rendre visite aux principaux champs de fouilles, par faire une enquête sur place; puis il étudie, dans un ordre méthodique, les documents de toute espèce qu'ont fournis les fouilles, et en compose le tableau général de la civilisation mycénienne.

Les champs de fouilles à visiter sont nombreux. Leur nombre et leur éloignement les uns des autres, sur les rives opposées de la mer Égée, sont déjà un enseignement. En les cherchant sur la carte, l'œil se promène de la Crète à l'Hellespont et de la Grèce à l'Asie, et croit revoir les multiples sillages entre-croisés que creusaient sur cette étendue de mer, aux environs du ^{xv}^e siècle avant Jésus-Christ, les barques légères « à la proue recourbée ». Les tombeaux d'où sont sortis les bijoux, les armes, une partie du mobilier des hommes de ce temps, sont disséminés

1. M. Perrot dit encore (page 108), au sujet des misérables produits de l'âge de pierre : « Il y a lieu de s'intéresser plus que partout ailleurs à ce genre d'ouvrages. Jusqu'à preuve du contraire, nous devons voir, dans ceux qui les ont façonnés, les ancêtres directs des Grecs de l'histoire; la pensée dont nous saisissons là le premier éveil, c'est celle qui, plus tard, aura pour organes Platon et Aristote; la main qui a lentement poli ces morceaux de silex et de diorite, c'est celle qui taillera un jour dans le marbre de Paros l'Hermès d'Olympie et la Vénus de Milo. » Je jure à M. Perrot que ce n'est pas la même main!...

depuis la Thessalie jusqu'en Laconie, en passant par la Béotie, l'Attique et l'Argolide. La Crète, Rhodes, plusieurs îles des Cyclades ont fourni leur contingent, plus ou moins considérable, d'informations. L'île de Théra (Santorin), bouleversée vers l'an 2000 avant notre ère par une effroyable secousse de son volcan, a gardé sous ses champs de pierres ponces quelques bâtisses, qui ne constituent pas assurément une « Pompéi préhistorique », mais qui, telles quelles, avec leurs vases de terre cuite et leurs ustensiles, sont parmi les plus antiques témoins de la civilisation en ces parages. M. Perrot emmène ses lecteurs à chacun de ces endroits successivement; il décrit la physionomie particulière de ces diverses ruines, en marque avec un soin minutieux les traits caractéristiques. Mais c'est, comme on s'y attend bien, les sites de Troie, de Tirynthe et de Mycènes qui demeurent les étapes principales de ce voyage circulaire autour de la mer Égée.

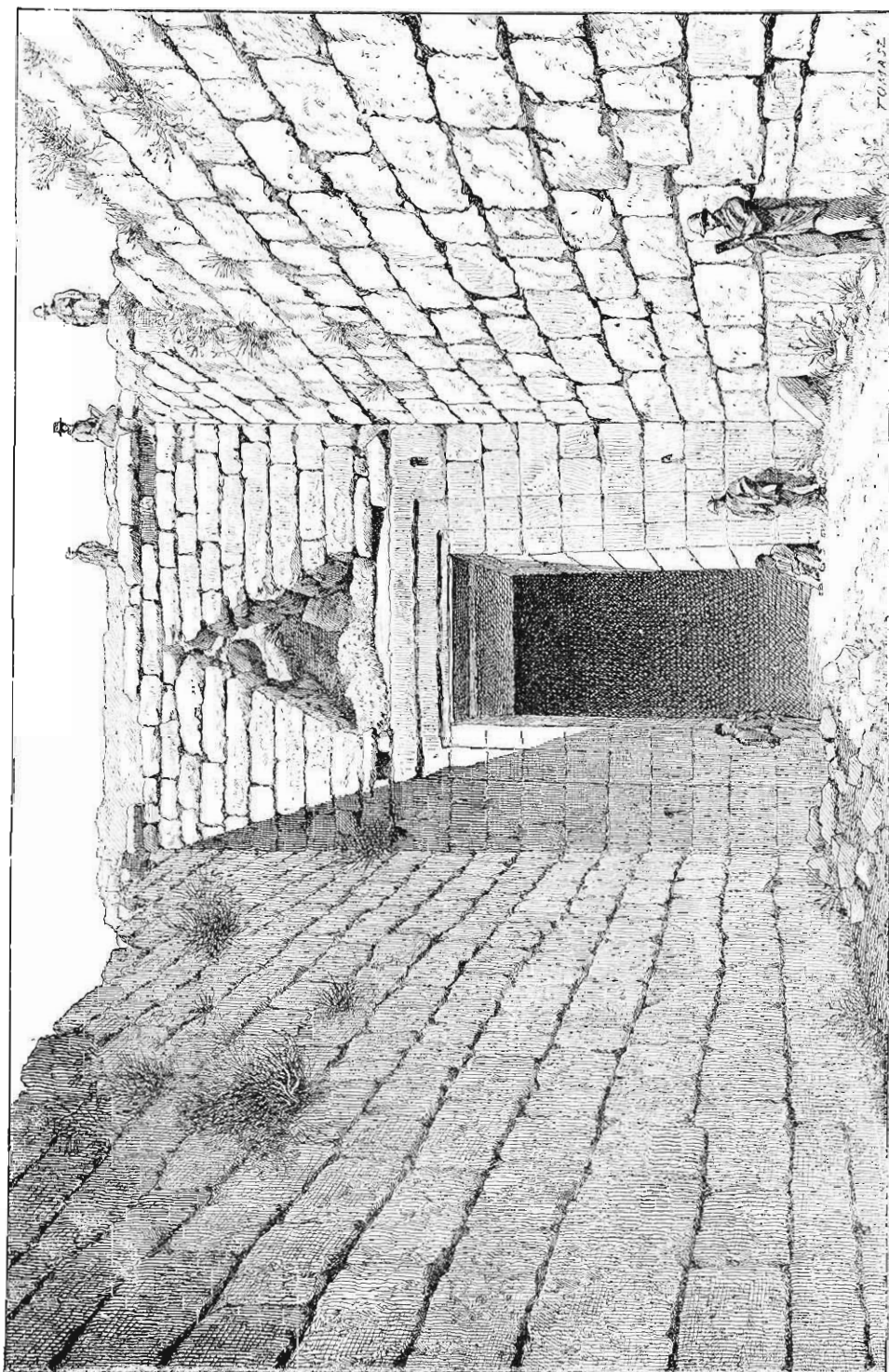
La colline où fut Troie, depuis que Schliemann, au cours de huit longues campagnes de fouilles, de 1871 à 1890, l'a éventrée dans tous les sens, n'est plus qu'un amoncellement de débris et un enchevêtrement de murs plus ou moins démolis. La difficulté à s'y reconnaître est très grande, et Schliemann n'y a pas peu contribué. Dans l'ardeur tumultueuse qu'il mit à rechercher la ville homérique, il lui arriva de la détruire en partie, sans s'en apercevoir. Par la suite, heureusement, il eut la sagesse d'appeler à son aide l'expérience du savant directeur de l'École allemande d'Athènes, M. Dörpfeld. Dans le dédale des profondes tranchées troyennes, M. Perrot a eu la bonne fortune d'être guidé par M. Dörpfeld lui-même et de pouvoir discuter sur place, avec l'homme qui les connaît le mieux aujourd'hui, les limites respectives de la *première*, *deuxième* et *troisième* ville. Car les couches superposées et parfois mélangées des débris correspondent à des établissements d'époque différente — villages misérables ou villes prospères — qui, pendant trente siècles peut-être jusqu'à l'ère chrétienne, ont occupé et exhaussé tour à tour le petit mamelon d'Hissarlik. C'est la *seconde* ville, appelée aussi la *ville brûlée*, parce qu'elle porte les traces d'un violent incendie, que l'on a cru pouvoir identifier avec la Troie d'Homère. A la vérité, l'identification n'allait pas de soi : cette ville n'est qu'une bourgade, comparée à la puissante Mycènes, et elle n'en était encore qu'à un degré très inférieur de civilisation. Il fallait quelque complaisance pour l'élever au rôle qu'elle est censée avoir joué dans l'ancien monde grec. Or, voici qu'on nous informe que nos hésitations n'étaient que trop justifiées : une découverte récente, dont M. Perrot n'a pu profiter dans la rédaction de son chapitre sur Troie, semble démontrer que la *ville brûlée* n'est pas exactement la

Troie homérique. Celle-ci aurait eu une enceinte beaucoup plus vaste, des édifices plus nombreux et plus soignés, et l'état de ses ruines témoignerait d'une civilisation pareille, peut-être même supérieure à celle de Mycènes. Quant à la *ville brûlée*, elle serait antérieure de plusieurs siècles à la véritable Troie. Non pas qu'on doive, à mon avis, séparer l'un de l'autre ces deux établissements : il est probable qu'ils se sont suivis sans interruption, que le second ne fut qu'un accroissement du premier, et que le premier fut le noyau, l'embryon du second, la bourgade qui, grossissant de siècle en siècle, devint forte ville, — quelque chose (toute différence observée) comme ce qu'a été la petite Athènes du VII^e siècle à la grande Athènes du V^e. M. Dörpfeld, qui a fait cette découverte au printemps de 1893¹, en menant à fin les travaux interrompus par la mort de Schliemann, doit être impatient de continuer cette exploration qui est venue, au dernier moment, se greffer sur les précédentes, et de nous rendre la vraie Troie, celle de Priam et d'Hector. Nous l'attendons avec non moins d'impatience. Mais pour le moment suspendons notre jugement; la « question troyenne » est entrée dans une nouvelle phase : espérons que ce sera la dernière!

La même incertitude ne flotte pas sur Tirynthe et Mycènes. Les résultats que les fouilles ont donnés en ces deux endroits peuvent être regardés, dans l'ensemble, comme définitifs². A Tirynthe, les murailles de l'enceinte, déblayées avec soin, scrutées avec perspicacité, ont fait connaître le système de leur construction et livré le secret de leurs aménagements intérieurs. Puis, sur le plateau, on trouve le plan, clairement écrit, du « palais » : par ce mot ambitieux, qui éveille des idées de magnificence fort déplacées ici, entendez simplement la haute, solide et vaste demeure du chef de la ville. Avec ce plan, écrit au ras du sol, et les indications qu'un homme du métier sait tirer de maints petits détails observés, et les débris d'ornements sculptés ou d'enduits peints qui se rencontrent çà et là, on peut, sans trop de peine et avec une exactitude satisfaisante, relever en imagination les murs de briques crues, les piliers et les charpentes de bois, les larges toits en terrasse; on reconstitue, parmi les complications parfois obscures de la vieille bâtisse, la vie de ceux qui, dans des temps très lointains, l'habitèrent; il semble que quelque chose de leur âme est resté autour de ce foyer intérieur, dont la place est reconnaissable encore aujourd'hui, ou de cette fosse aux sacrifices, creusée dans la cour, qui but le sang d'innombrables victimes.

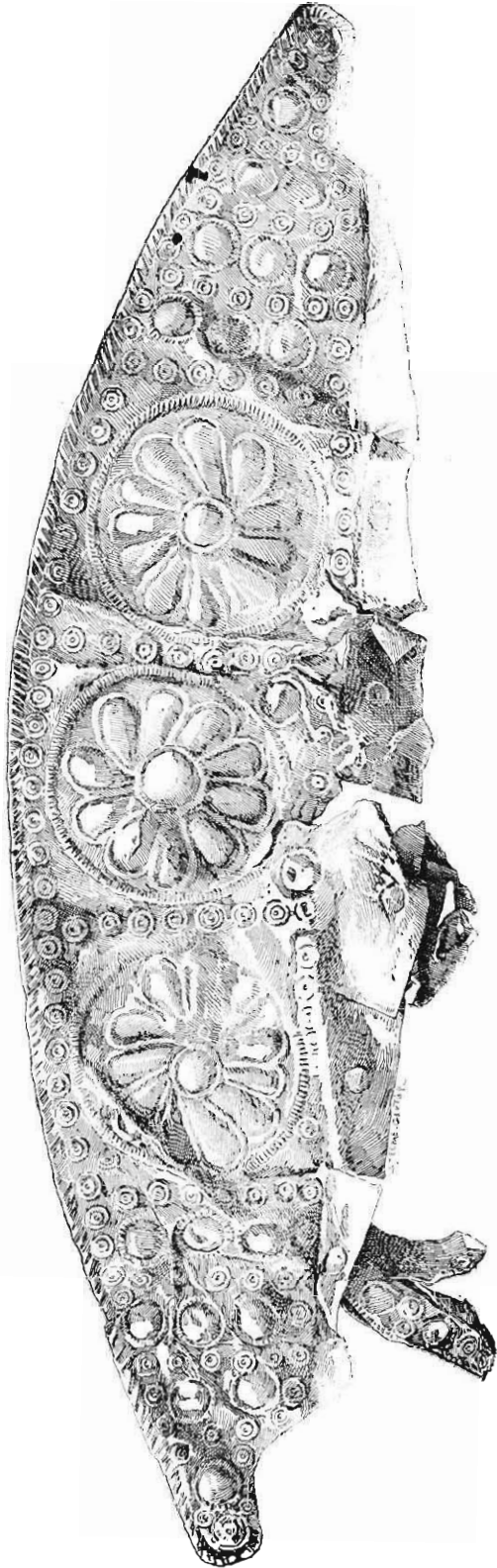
1. Voir *Athen. Mittheilungen*, tome XVIII (1893), page 190.

2. Fouilles de Tirynthe : 1884-1885. Fouilles de Mycènes : 1874, 1876, 1886-1888, reprises encore depuis lors.



LE TRÉSOR D'ATHÈNE, A MYCÈNES. — VUE DE LA FAÇADE APRÈS LES FOUILLES.

Tout cela — murailles du rempart, portes fortifiées, « palais » — existe aussi à Mycènes, plus largement développé, sur une acropole plus vaste et plus puissante. Mais ce n'est pas seulement le « palais » du chef, dont la terre ici a conservé les ruines; quelques-unes des humbles masures de ses vassaux ont été elles-mêmes rendues à la lumière; avec la ville haute a reparu la ville basse, qui s'éparpillait à l'entour, abritée par un mur d'enceinte indépendant de celui de l'Acropole. Outre les demeures des vivants, on connaît les demeures des morts, — les unes, simples fosses creusées dans le roc; les autres, magnifiques chambres à coupole, construites en pierre, puis chargées extérieurement d'un amas de terre; d'autres enfin, combinant dans une disposition nouvelle les deux modes précédents. Ces diverses constructions ne sont pas toutes contemporaines; entre les plus anciennes et les plus récentes, on doit intercaler un espace de plusieurs siècles, pendant lesquels Mycènes n'a cessé de grandir en force et la civilisation n'a cessé de se développer. De cette force, d'autres preuves se rencontrent plus loin encore, dans les campagnes et sur les montagnes environnantes, où reparaissent çà et là les débris de tours de guet et de larges chaussées, établies sur fondations cyclopéennes, qui rayonnaient vers Argos, Épidaure, Cléones, Némée et Corinthe. L'intérêt des explorations faites à Mycènes n'est pas seulement dans tel ou tel édifice et dans les richesses des tombeaux; il est aussi dans la reconstitution approximative de la ville entière, avec son donjon, ses faubourgs, sa banlieue, et les routes qui la prolongeaient vers le dehors. Posté sur une des hauteurs voisines, au delà du fleuve Céphise, l'observateur, en s'aidant de la carte et en rappelant ses études préalables, revoit cet ensemble : « les forts détachés qui, posés sur les sommets ou à l'issue des défilés, gardaient les abords de la vallée; puis, dans celle-ci, les chaussées, saillantes et solides comme des murs, qui, avec leurs ponts indestructibles jetés sur les torrents, montaient toutes vers la cité royale; plus loin, au delà du fleuve, en plaine, des champs et des vergers, peut-être même, comme aujourd'hui, des bois d'oliviers; plus loin encore, répandues à l'aise parmi les jardins, sur de larges terrasses, les maisons d'un vaste faubourg qui se prolongeait jusque vers le site du village actuel de *Charvati*, et celles, moins éparpillées, que renfermait l'enceinte extérieure; enfin, tout au fond, entre les grandes croupes de monts alors couverts de forêts, les hauts pans droits des remparts crénelés de l'acropole; derrière cette ceinture de pierre, l'entassement pyramidal des habitations soudées au roc, et, sur la cime même du pic, la masse imposante des bâtiments du palais. » « Il n'est pas probable, continue M. Perrot (p. 674), qu'il y eût, à cette époque, sur aucun point des terres

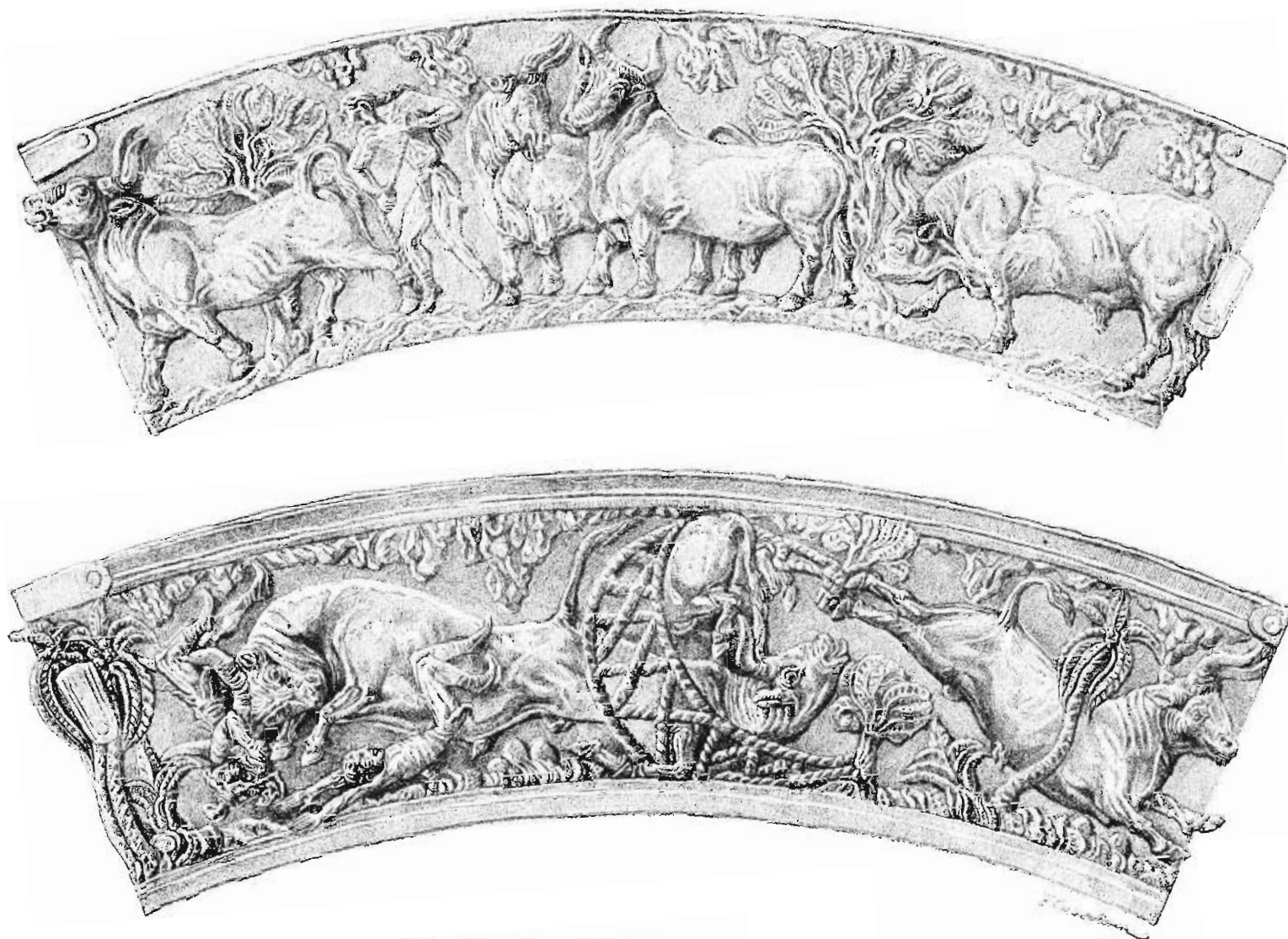


DIADÈMES D'OR TROUVÉS A MYCÈNES.

que baigne la mer Égée, rien qui pût se comparer, pour le chiffre de la population agglomérée, pour l'ampleur des édifices et le développement de l'enceinte fortifiée, à la Mycènes des Atrides. » Pour nous du moins, Mycènes la « bien bâtie », la ville « riche en or », est le centre indiscuté de cette civilisation préhistorique. Comme les anciennes chaussées qui, à travers la plaine et les montagnes, venaient toutes aboutir à la *Porte aux Lions*, c'est aux grandes découvertes faites dans le sol de Mycènes que viennent aboutir, pour les fortifier et les compléter, toutes les découvertes analogues faites ailleurs.

Après ces enquêtes sur place, poussées aussi loin que possible, il reste à coordonner les mille documents recueillis touchant l'architecture, la sculpture, la peinture, les arts industriels.

M. Perrot et son collaborateur M. Chipiez n'ont rien épargné pour nous faire connaître avec précision, dans ses caractères généraux et dans ses détails les plus particuliers, l'architecture mycénienne. Mais leur effort principal a porté sur les deux monuments les plus importants que cette architecture ait produits : la tombe à coupole et le « palais ». La tombe connue des touristes sous le nom de *Tombeau d'Atrée* peut, en raison de ses dimensions et du fini de sa construction, être regardée comme le modèle de tous les édifices de cette espèce. Aujourd'hui encore, toute délabrée qu'elle est et dépouillée de ses revêtements en métal et en matériaux précieux, elle procure au visiteur une impression unique de grandeur. M. Chipiez a consacré à la restauration de cette tombe une suite de planches (Pl. V, VI, VII) fort belles, très étudiées, auxquelles je ne vois rien à reprendre, sinon peut-être, au moins pour la façade, d'être un peu trop luxueuses et chargées d'ornements. Quant au « palais », ç'eût été une entreprise hasardeuse, et même inexécutable, que de vouloir le restaurer en entier, avec ses cours et ses nombreuses petites salles. Les auteurs s'en sont tenus à la salle maîtresse, au *mégaron*, qui donne à ce « palais » mycénien sa physionomie spéciale. C'est là que les chefs des premières familles se réunissaient autour du maître pour traiter de leurs affaires, pour banqueter, pour causer, pour écouter les hôtes arrivés de loin, comme Ulysse chez Alkinoos, raconter leurs voyages. La grande analogie qui paraît avoir existé entre le *mégaron* homérique et celui du « palais » mycénien ajoute beaucoup à l'intérêt de ces questions d'architecture : les planches XI et XII de M. Chipiez sont de véritables illustrations et commentaires de certains passages de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*. — A côté de ces restitutions de monuments isolés, M. Chipiez a donné une vue générale de la citadelle de Tirynthe et deux vues de la citadelle et



Gobelets d'or trouvés à Vaphio (Laconie).

Dessins de M. Deffrasse.

de la ville de Mycènes (Pl. VIII, IX, X), et le dessin de ces trois planches lui fait grand honneur. Qu'importe si tels détails ne correspondent pas exactement à la réalité; nous ne pouvons pas le vérifier, du reste, cette réalité ayant cessé d'être, il y a plus de trois mille ans. L'essentiel est que la note générale soit juste : même dans la silhouette extérieure de cette Tirynthe et de cette Mycènes, on sent un mélange de barbarie et d'opulence; derrière ces âpres remparts que dépassent en arrière les toits carrés des maisons de la ville haute, et au pied desquels se groupent les bicoques de la ville basse et leurs enclos pierreux, on devine la vie puissante, mais rude, dont témoignent à leur tour, dans leur langage, les productions des arts plastiques.



TÊTE D'IVOIRE,
trouvée à Spata
(Attique).

La sculpture proprement dite n'a laissé à Mycènes que très peu de monuments : le plus remarquable est ce groupe de deux lions, debout sur la porte de l'Acropole, qui semblent garder toujours une ville qui n'est plus. Ce groupe, quoi qu'on en puisse dire, est une vraie œuvre d'art, tandis que les stèles funéraires — qu'il faut bien citer aussi, car on n'a pas l'embarras du choix — ont l'air d'avoir été taillées par une main d'enfant. C'est l'orfèvre, non le sculpteur sur pierre, qui nous a laissé les œuvres les plus belles de l'art mycénien : les deux magnifiques gobelets d'or de *Vaphio*, les splendides poignards incrustés de Mycènes, la grande tête de bœuf en argent, qui est d'un si beau caractère, sortent des mains de ces mêmes orfèvres à qui l'on demandait bijoux, parures, vases et les masques, repoussés au marteau dans une feuille d'or, pour être appliqués dans la tombe sur la face des cadavres. L'orfèvre a été l'artisan favori des rois de Mycènes, plus sensibles à l'éclat du métal précieux qu'à la beauté des formes de pierre. A lui encore il faut, sans doute, attribuer les menus ouvrages de glyptique, ces fins bas-reliefs en creux, incisés sur le chaton des bagues de métal ou sur les cachets de cristal, d'agate, d'onix, d'améthyste, etc.¹

Il y a peu de chose à dire de la peinture; c'est miracle déjà que quelques débris se soient conservés des productions de cet art, le plus fragile de tous et le moins fait pour durer. Il ne s'agit, bien entendu,

1. M. Perrot a reproduit un grand nombre de ces intailles, empruntées aux collections de divers Musées. Mais il y en a dans le nombre qui lui paraissent n'être pas antérieures au viii^e siècle av. J.-C., et quelques-unes sont attribuées par lui au v^e siècle. Étant donné le manque d'état civil de beaucoup de ces petits objets et la difficulté de les dater, n'eût-il pas mieux valu se borner rigoureusement aux intailles mycéniennes authentiques, trouvées dans les tombeaux de Mycènes, et dont la date, par conséquent, est établie avec certitude?

que d'une peinture murale, destinée à orner les murs du *mégaron*. Scènes de chasse, défilés d'hommes et de chars, scènes religieuses peut-être, tels sont les sujets que l'on relève ou que l'on devine sur les morceaux d'enduit peint que les fouilles de Tirynthe et de Mycènes ont exhumés. — En somme, les différents genres de l'art ne sont représentés que par un nombre restreint d'échantillons. Dans un ouvrage moins détaillé que ne l'est celui de MM. Perrot et Chipiez, il serait sage peut-être, au lieu de leur donner à chacun un chapitre distinct, de les réunir tous sous le commun nom de *plastique*, et de rechercher avant tout comment les artistes mycéniens, quelque genre qu'ils aient choisi, ont compris la représentation de l'homme, des animaux et quelquefois du paysage.

Il est étrange que cette civilisation n'ait pas connu ce qui nous paraît, avec raison, être l'instrument le plus efficace du développement de la civilisation, à savoir l'écriture. Or, dit M. Perrot (page 985), « pour toute la période mycénienne, nulle part, ni dans le Péloponnèse, ni dans la Grèce centrale, pas plus sur les édifices que sur ces mille objets d'usage domestique et de luxe qui sont sortis des tombes, il n'a rien été découvert qui ressemble à une écriture quelconque. Cette civilisation est donc une civilisation muette; la voix des hommes qui l'ont créée n'arrivera jamais directement jusqu'à notre oreille. » Malgré l'absence de tout renseignement écrit, on a pu dater — par siècles, sinon par années — la vie de ce peuple. Dans certaines tombes de Mycènes, qui ne sont point parmi les plus anciennes, on a rencontré des plaques de faïence égyptienne et des scarabées, sur lesquels se lit le nom d'Aménophis III, pharaon de la XVIII^e dynastie, qui monta sur le trône de l'Égypte en 1450; et, d'une façon générale, tous les objets égyptiens découverts en Grèce dans les ruines d'époque mycénienne peuvent être attribués à la XVIII^e dynastie. D'autre part, comme par contre-épreuve, on a rencontré des poteries de style mycénien dans des nécropoles égyptiennes, contemporaines de la XVIII^e ou de la XIX^e dynastie. Il est donc à peu près certain que, aux xv^e et xiv^e siècles avant Jésus-Christ, l'Égypte et la Grèce eurent entre elles quelques relations, et c'est dans ces deux siècles, à en juger par la qualité des objets mycéniens trouvés simultanément avec les objets égyptiens, que la civilisation mycénienne fut la plus prospère. Mais si les années 1500-1300 marquent son apogée, elle s'étend beaucoup en deçà et au delà de cette date; elle se prolonge jusqu'au xi^e siècle environ, et ce n'est guère moins loin que le xx^e siècle avant notre ère que l'on doit reporter ses débuts. Ainsi, ce passé de la Grèce, dont les limites, il y a vingt-cinq ans, étaient marquées par les poèmes homériques, les extraordinaires découvertes de Schliemann et de

ses imitateurs et successeurs. au premier rang desquels il faut placer M. Tsountas, l'ont fait reculer d'un coup à plus de dix siècles en arrière.

L'intérêt capital de ces découvertes est, en effet, dans les rapports de la civilisation mycénienne avec la civilisation grecque historique. Mais en quoi consistent au juste ces rapports ? Au cours des exposés et des analyses de M. Perrot, une question, toujours la même, se pose sans cesse à l'esprit : elle passe et repasse sous toutes les lignes : l'auteur n'a pas dû la perdre de vue un instant, et le lecteur sérieux ne saurait non plus un instant l'oublier. C'est à savoir : l'art de Mycènes est-il déjà l'art grec ? Nous sommes sur le sol grec, et pourtant cette Mycènes et cette Tirynthe, qui revivent sous nos yeux, sont-elles déjà la Grèce ? M. Perrot, après quelques hésitations dont son livre garde la trace, s'est décidé pour une réponse affirmative. Les motifs sur lesquels il appuie cette affirmation sont les suivants :

1° L'architecture mycénienne est le prototype de l'architecture dorique, la plus grecque qui soit, celle où la Grèce a le plus mis de son génie, et de laquelle est sorti son plus pur chef-d'œuvre, le Parthénon.

2° Les qualités propres aux artistes mycéniens — sculpteurs, orfèvres, peintres — sont quelques-unes des qualités caractéristiques de l'art grec.

3° La poésie homérique a ses racines, incontestablement, dans la période mycénienne ; les héros qu'a chantés Homère sont les rois dont on a retrouvé les « palais » à Tirynthe et à Mycènes, les tombeaux à Mycènes, à *Vaphio*, à Orchomène. Les ressemblances, indéniables aujourd'hui, entre le monde homérique et le monde mycénien prouvent que celui-ci, malgré son antiquité reculée, est bien déjà le monde grec.

J'examinerai, dans un second article, ces trois arguments tour à tour.

HENRI LECHAT.

